Jean-Jacques Marimbert, ***Carnaval***, éd. Aux cailloux des chemins, 2025, 72 pages, 14 €

Jean-Jacques Marimbert nous offre ici un hymne aux vivants, qui dansent selon lui une manière de Carnaval. Soit, écrit-il, *le désordre apparent du défilé d'êtres livrés aux secousses d'une matière en / fusion*. Il conclue ce poème (ici désossé, qu'il me pardonne) ainsi : *Oh beauté de cet inextricable écheveau*. Il ajoute

Chassés

d'ici, et d'ailleurs, l'errance nous est
liberté. Devant la fenêtre, un ciel rose

brosse un paysage de rêve. Le carnaval,
sans roi ni reine, défie la gloire du jour.

Une gloire qui est celle du vivant. Évoquant les trous de Verdun il écrit :

Mais terre, plantes, laborieux insectes
reprennent tout à zéro, allez, le temps

presse dans les ruines, le carnaval des
oubliés s'active et fait de rien, ou peu

s'en faut, rêver collines cabossées et
flaques séchées de rouille.

Et il ajoute plus loin :

Le silence revient de si loin, le silence
des fleurs, des cailloux, des sous-bois

Car il ne dénie pas les désastres, les blessures, les échecs divers… Il ne pratique pas l'élégie béate.

Pour notre auteur, la vie est un tout. La sève vaut bien le sang, l'une court sous l'écorce l'autre sous la peau… Il rejoint à sa manière l'antique façon, animiste, d'être au monde. Interviewé, il a déclaré : « j'ai besoin qu'il y ait, dans les textes, des arbres (cyprès, figuier, platane, tilleul, flamboyant, baobab, palmier), des fleuves, des fleurs, des plages, des animaux, des rues, des ciels, des personnages ». Sans doute, s'il n'était pas philosophe, s'il n'avait été médecin en Somalie, il n'aurait pu écrire de tels poèmes. Puisque

c’est bien une philosophie de la vie qu’il énonce… Sa devise pourrait se résumer à ces deux vers, dont une part empruntée à François Villon :

Il s’agit de voir clair dans le brouillard
où l’amour dure plus que le fer à mâcher

Mais plutôt qu’énoncer, je devrais dire qu’il chante. Pour lui, le sens est porté par le rythme, les sonorités. S’il ne s’autoproclame pas poète, il se dit musicien, et danseur…

Et cette danse de la chair émotive, ce rêve
lancinant, oui, d’une musique nourricière,

Est-ce amour ou chaleur, consolation ou
tendresse vitale, qu’importe les mots ici

sont débordés de toute part. Les sens en
éveil font vibrer le grand carnaval.

Plutôt qu’énoncer, en écrivant il cherche à construire un lien avec la réalité, telle est pour lui la puissance du langage. Interrogé par Clara Regy, il déclare : « On finit par découvrir ce que l’on veut dire en essayant de l’écrire. Avant, aveuglé, on cherche à mieux voir, sans trop savoir quoi »… en même temps il sait l’impossibilité d’atteindre ce que l’on vise, puisque l’origine nous échappe...

Voilà un poète (j’ose le mot qu’il évite) qui sait incarner une pensée, ce que je trouve rare.

Mathias Lair